

La famille dans le monde moderne

Introduction

Quand nous regardons autour de nous, nous nous apercevons que l'institution familiale traditionnelle est attaquée de toutes parts¹. Jusqu'à ce jour, la famille dite traditionnelle, hétérosexuelle et monogame était vue comme le lieu où des personnes s'engagent à construire ensemble une communauté nouvelle, stable et ouverte à la vie. La famille était lieu de solidarité, d'interdépendance consentie, de fidélité.

L'article 16 de la *Déclaration universelle des Droits de l'Homme* de 1948 reprend cette notion de la famille quand il dit:

"La famille est l'élément naturel et fondamental de la société et a droit à la protection de la société et de l'Etat".

Dans la famille, les individus vivent en société, c'est-à-dire, comme le mot *societas* (qui vient de *socius*, compagnon) l'indique, en compagnie, en association.

Actuellement la famille est remise en question. Le mot *famille* est employé pour désigner toute sorte d'unions consensuelles, c'est-à-dire d'unions formées par le seul consentement momentané des parties: unions homosexuelles, lesbiennes, "familles" monoparentale masculine ou féminine, en attendant les unions pédophiliques ou même incestueuses. Dans le même temps, on parle du *droit* à la contraception, à l'avortement, à l'euthanasie, à n'importe quelle fécondation en éprouvette, etc. Pour comprendre la situation de la famille dans le monde contemporain, il nous faut remonter dans l'histoire de la pensée. C'est la raison pour laquelle cet article est

¹ Ce texte est largement inspiré des travaux de Monsieur le Professeur Michel SCHOOYANS, consultant du Conseil Pontifical pour la Famille.

consacré à dresser un portrait rapide de l'évolution de la pensée philosophique au sujet de l'homme.

S'interroger sur la famille amène à s'interroger sur la *sociabilité* de l'être humain: est-ce un être fondamentalement social ou ne vivons-nous en société que par accident? Un examen rapide de ces deux approches philosophiques de l'être humain nous aidera à comprendre quel type de société nous sommes en train de construire.

L'homme est un être social

Les philosophes de l'Antiquité

Nous retrouvons cette idée chez *les pères de la philosophie*, chez les Grecs. Dans l'*Ethique à Nicomaque*, Aristote montre que *l'homme est un être naturellement fait pour la vie en société*.

"(...) L'affection est, semble-t-il, un sentiment naturel du père pour sa progéniture et de celle-ci pour le père, non seulement chez l'homme, mais encore chez les oiseaux et la plupart des animaux; les individus de même race ressentent aussi une amitié mutuelle, principalement dans l'espèce humaine, et c'est pourquoi nous louons les hommes qui sont bons pour les autres. Même au cours de nos voyages au loin, nous pouvons constater à quel point l'homme ressent toujours de l'affinité et de l'amitié pour l'homme."²

Tout être humain a besoin de compagnie, aime avoir des amis. Même celui qui possède tous les biens n'est pas heureux s'il n'a pas d'amis. Et Aristote ajoutera: il a besoin de la compagnie des gens de bien, car celle-ci est meilleure que la compagnie d'étrangers ou que celle des premiers venus.

² ARISTOTE, *Ethique à Nicomaque*, VIII, 1, 1155 a 1-32; extrait cité dans Jacques FOLLON et James McEVOY, *Sagesses de l'amitié. Anthologie de textes philosophiques anciens*, Vestigia 24, coll. Pensée antique et médiévale, éd. du Cerf, Paris - éd. Universitaires, Fribourg, 1997; p. 101.

Toujours dans l'Antiquité, *les stoïciens* estimaient que les êtres humains possèdent un instinct naturel de sociabilité qui les pousse à se lier, à s'intéresser les uns aux autres et à former une seule et même communauté naturelle, qui n'est autre que le genre humain en tant que tel. Cicéron rapporte que, selon les stoïciens, c'est la nature qui crée l'amour des parents pour leurs enfants, tendance première qui a servi de point de départ à l'union du genre humain en sociétés.

"De cet instinct dérive aussi un sentiment naturel commun à tous les hommes, qui les intéresse les uns aux autres et qui fait qu'un homme, par cela seul qu'il est homme, ne peut absolument pas être un étranger aux yeux d'un autre homme. (...) Nous sommes (...) par la nature même préparés à former des groupements, des assemblées, des cités."³

Les hommes sont faits pour vivre en société. L'homme est un être bienveillant (du latin *benevolentia*, disposition à vouloir du bien). Il est marqué par la volonté réelle et efficace du bien d'autrui.

Pour *Cicéron*, l'amitié n'a donc pas son origine dans quelque chose de négatif, comme un manque, mais bien dans un élan naturel, c'est-à-dire dans une impulsion positive. Tout homme a naturellement une capacité et une inclination à donner de l'affection. *La nature a mis en l'être humain un amour mutuel et l'a fait sociable.*

L'homme est donc un être qui se constitue par les relations, en relation avec les autres. Dès sa conception, l'être humain est relié aux autres. Avant même de connaître ses parents, l'enfant est relié à eux par des liens d'affection. Toute sa vie, l'être humain tissera des liens, d'où l'importance du thème de l'amitié dans la pensée antique.

³ CICERON, *Des termes extrêmes des biens et des maux*, III, 19, 62-65; extrait cité dans *Sagesses de l'amitié*; p.170-171.

L'apport du christianisme

Un des piliers de *la doctrine chrétienne* est *la charité, c'est-à-dire l'amour de Dieu et du prochain*. L'objet suprême de l'amour ou de l'amitié est Dieu lui-même, avec lequel une relation vraiment personnelle est désormais possible, puisqu'il est tout à la fois un Père très aimant, un Frère compatissant et un Esprit consolateur. Aussi l'amitié entre Dieu et les hommes devint-elle dans la culture chrétienne le modèle de toute amitié humaine.

Pour le chrétien, tous les hommes ont reçu l'existence du même Dieu et c'est pour cela qu'ils sont frères. Par conséquent, tout homme doit être non seulement respecté mais aimé, parce qu'il exprime quelque chose de la bonté et de la beauté de Dieu, et parce qu'il est appelé à la vie éternelle. Tous les êtres humains sont appelés à la vie éternelle.

Si nous jetons un coup d'œil chez *saint Thomas*, nous y voyons que l'homme tend spontanément vers ce qui est bon et vrai: alors que la volonté de l'homme l'incline naturellement au bonheur et à l'amour, l'intelligence l'incline à la vérité. Tout être humain désire le bonheur, et pour saint Thomas, le bonheur de l'homme, c'est Dieu. Aucun des biens qui meuvent les hommes et dans lesquels ils sont tentés de placer leur bonheur (richesses, plaisirs sensibles, honneurs...) ne suffisent pleinement à l'homme à cause du désir naturel qui est en lui d'un bien qui le satisfasse pleinement, Dieu, le Dieu de Jésus-Christ, c'est-à-dire un Dieu Père de tous les hommes, qui nous demande d'aimer tout être humain comme Lui.⁴

⁴ Voir entre autres Servais (Th.) PINCKAERS OP, *Les sources de la morale chrétienne. Sa méthode, son contenu, son histoire*, coll. Etudes d'éthique chrétienne, éd. du Cerf, Paris - éd. Universitaires, Fribourg, 1985.

L'émergence historique des droits de l'homme

*La prise de conscience concrète de l'égalité entre tous les êtres humains est un phénomène historique.*⁵ Dans l'histoire de l'humanité, la découverte des droits de l'homme a non seulement bénéficié de l'approche du christianisme, mais elle a surtout été stimulée par la réflexion sur l'expérience de la servitude, de l'oppression, de l'humiliation. Des philosophes chrétiens comme non-chrétiens ont dénoncé des situations d'injustice. L'homme, dirait-on, expérimente d'abord l'absence de ses droits: ceux-ci paraissent d'abord être perçus "en creux". Dans telle situation concrète, l'homme se découvre empêché d'agir à sa guise ou de s'exprimer librement; il estime avoir droit à tel bien, que son semblable s'obstine à lui refuser; il n'est pas respecté pour ce qu'il est, pour qui il est.

Les droits de l'homme sont donc toujours déjà présents alors même qu'ils sont brimés; ils s'imposent avant même qu'ils ne soient explicitement déclarés. C'est historiquement que les droits sont perçus, puis énoncés et garantis par des institutions. La quête des droits de l'homme menée depuis des siècles par les philosophes ne peut donc connaître aucun répit.

Emmanuel Levinas (1905-1995)

Au XX^{ème} siècle, nous retrouvons entre autres chez le philosophe français *Emmanuel Levinas* cette insistance sur *l'importance de la socialité chez l'être humain*. Dans tous ses ouvrages, Emmanuel Levinas rappelle le primat de l'éthique.

"Le Désir d'Autrui - la socialité - naît dans un être à qui rien ne manque ou, plus exactement, il naît, par-delà tout ce qui peut lui manquer ou le satisfaire."⁶

⁵ Voir entre autres Michel SCHOOYANS, *Droits de l'homme et technocratie*, éd. C.L.D., Chambray, 1982.

⁶ Emmanuel LEVINAS, *Humanisme de l'autre homme*, Fata Morgana, 1972, réédition Le Livre de Poche, Série Biblio-Essais, Paris, 1987; p. 49.

La course derrière la jouissance de l'instant dans le monde économique n'est pas la fin de l'homme. La mort rend insensé tout souci que le Moi prend de lui-même; elle risque d'enlever tout sens à la vie. A chaque nouveau contact avec la mort, tout sens se réduit à l'absurde. Pour Levinas, la mort est l'événement qui m'ouvre à autrui. La mort, scandale par excellence, surtout la mort de l'enfant innocent, me permet de sortir de ma subjectivité jouissante pour aller vers l'autre. La mort supprime la toute-puissance du Moi. Je ne puis plus retourner à moi-même. Ma totalité est brisée. La mort est l'événement qui ouvre dans le Moi une brèche par laquelle l'Autre s'introduit. La mort fait exploser ce que Levinas appelle la totalité.

"La mort rend insensé tout souci que le Moi voudrait prendre de son existence et de sa destinée. (...) C'est malgré moi qu'Autrui me concerne."⁷

L'homme est responsable de son prochain. Je ne puis pas plus me dérober à cette responsabilité que je ne puis me dérober à la mort. Sans l'avoir décidé, parce que c'est sa vocation ultime, l'homme est responsable de tout homme, responsable de sa vie, de son sort, de sa douleur, de sa mort. Tout homme doit être Messie pour son prochain. L'un des noms du Messie est le consolateur, celui qui prend sur lui les souffrances d'autrui pour l'en soulager. Tout homme doit agir comme s'il était le Messie.

"C'est moi qui supporte autrui, qui en suis responsable. (...) Ma responsabilité est incessible, personne ne saurait me remplacer. (...) La responsabilité est ce qui exclusivement m'incombe et que, *humainement*, je ne puis refuser."⁸

Face au *visage*, face à la seule partie du corps humain qui soit toujours nue, face à l'autre qui me réclame, face à sa souffrance et à sa mort - même si je n'y suis pour rien -, je suis responsable, je ne puis me dérober, abandonner autrui, le laisser seul face à l'inexorable. Face à cette impossibilité pour l'autre de se dérober à la douleur inutile, face à cet appel

⁷ *Idem*; p. 90.

⁸ Emmanuel LEVINAS, *Ethique et infini. Dialogues avec Philippe Nemo*, librairie Arthème Fayard et Radio-France, 1982, réédition Le Livre de Poche, Série Biblio-Essais, Paris, 1986; p. 97.

lancé à mon secours gratuit, je ne puis m'évader dans la jouissance égoïste. La souffrance, inutile en autrui, devient sensée en moi. L'absurdité de la souffrance et de la mort est dépassée. Le visage d'autrui est nu, sans défense, exposition à la mort que je peux lui infliger mais aussi appel au sacrifice de ma vie.

"L'homme libre est voué au prochain, personne ne peut se sauver sans les autres."⁹

Tout homme est voué à l'autre. Nul ne peut se dérober à son devoir.

L'homme n'est pas un être social

Thomas Hobbes (1588-1679)

Il y a quelques années, un médecin français, le Docteur Leboyer, attirait l'attention du grand public sur les circonstances de la naissance d'un enfant et expliquait que le nouveau-né pouvait en être marqué à vie. Qui sait si dans ses études, il n'avait pas entendu parler de la naissance du philosophe Thomas Hobbes?

"Le jour de sa naissance fut le 5 avril en l'an de grâce 1588, un vendredi matin qui était, cette année-là, le Vendredi Saint. Sa mère entra dans les douleurs d'une frayeur qu'elle prit de l'invasion des Espagnols."¹⁰

Hobbes, philosophe de la peur

Hobbes lui-même déclara que l'effroi et lui étaient nés jumeaux. Cette hantise de la mort est partout présente dans son œuvre: il qualifie la mort

⁹ Emmanuel LEVINAS, *Humanisme de l'autre homme*; p. 109.

¹⁰ John AUBREY, *Vie de Thomas Hobbes*, dans Thomas HOBBS, *De Cive ou les fondements de la politique* [1642], traduction Samuel Sorbière, présentation par Raymond Polin, Publications de la Sorbonne, série Documents n° 32, Université de Paris IV, éd. Sirey, coll. Philosophie politique, Paris, 1981; p. 5.

violente comme "le mal le plus grand de la nature"¹¹. Et cette mort violente, par qui est-elle donnée, sinon par un autre homme: "*l'homme est un loup pour l'homme*"¹². Hobbes veut faire cesser cette guerre perpétuelle de chacun contre chacun afin que tous les hommes puissent vivre dans une contrée pacifique. En tant que philosophe politique, Hobbes va s'interroger sur la vie de l'homme en société. Arrêtons-nous un instant sur sa pensée: son influence actuelle est en partie responsable des attaques actuelles contre la famille.

L'homme dans l'état de nature

Dans son livre *Léviathan*, Hobbes se pose d'abord la question de savoir comment l'être humain vivrait "s'il n'y avait pas de pouvoir commun à craindre"¹³. Regardons simplement autour de nous:

"Quand on va se coucher, on ferme les portes; quand on voyage, on prend une épée, à cause qu'on craint les voleurs".¹⁴

Il n'est pas agréable de vivre en compagnie des autres! Ces constatations vont amener Hobbes à construire une vision pessimiste de l'homme dans son stade initial. Dans le stade de nature, l'homme selon Hobbes n'est pas un animal politique: à la différence des abeilles et fourmis qui vivent en bonne société les unes avec les autres, l'homme est incapable d'agir de même. *Il n'est pas né avec une disposition naturelle à la société.*

"Il apparaît clairement (...) qu'aussi longtemps que les hommes vivent sans un pouvoir commun qui les tienne tous en respect, ils sont dans cette condition qui se nomme guerre, et cette guerre est guerre de chacun contre chacun."¹⁵

¹¹ Thomas HOBBS, *De Cive*; p. 56 (épître dédicatoire à William, comte de Devonshire).

¹² *Id.*; p. 53.

¹³ Thomas HOBBS, *Léviathan. Traité de la matière, de la forme et du pouvoir de la république ecclésiastique et civile* [1651], Introduction, traduction et notes de François Tricaud, éd. Sirey, coll. Philosophie politique, Paris, 1971; p. 5.

¹⁴ Thomas HOBBS, *De Cive*; p. 81. Voir aussi *Léviathan*; p. 122.

¹⁵ Thomas HOBBS, *Léviathan*; p. 124.

Constamment menacé, plongé dans un milieu hostile, l'être humain connaît une vie "solitaire, besogneuse, pénible, quasi-animale, et brève".¹⁶ La nature a donné à chaque être humain un droit égal sur toutes choses: ni tien, ni mien n'existent. Puisque mon voisin peut à tout moment s'emparer de ce que je possède ou convoite, il m'est hostile et je lui suis hostile. Nous sommes des ennemis potentiels. De plus, si chacun était satisfait de ce qu'il possède, il y aurait peut-être moyen de vivre ensemble sans s'entretuer. Mais la nature humaine est ainsi faite que nous recherchons toujours et uniquement notre propre bien. Les désirs des hommes vont en augmentant au fur et à mesure de leur satisfaction. L'homme veut toujours plus: il y a toujours quelque chose qu'il ne possède pas et dont il désire jouir.

Dans son ouvrage *De la nature humaine*, Hobbes compare la vie humaine à une course dont le but est de devancer tous les concurrents. Les passions qui animent l'homme sont explicitement décrites en termes de lutte: la gloire consiste dans le fait de regarder ceux qui sont en arrière; un homme malheureux, c'est un homme constamment devancé.¹⁷ Si on surpasse continuellement celui qui nous précédait, on nage dans la félicité. Quant à mourir, c'est abandonner la course! Tout désir implique le désir du pouvoir, de la domination sur les autres.

"Ainsi, je mets au premier rang, à titre d'inclination générale de toute l'humanité, un désir perpétuel et sans trêve d'acquérir pouvoir après pouvoir, désir qui ne cesse qu'à la mort."¹⁸

Ce n'est plus uniquement la crainte de l'autre qui entraîne la guerre de chacun contre chacun mais le désir incessant de le surpasser. Soit l'homme a peur de l'autre, soit il est heureux de le voir tomber!

"Voir tomber un autre, c'est disposition à rire."¹⁹

Si l'autre meurt, c'est encore mieux: il ne risquera pas de me tuer.

¹⁶ *Idem*; p. 125.

¹⁷ Thomas HOBBS, *De la nature humaine*, traduction du Baron d'Holbach, Introduction par Emilienne Naert, librairie philosophique J. Vrin, coll. Bibliothèque des textes philosophiques, Paris, 1971; p. 111-112.

¹⁸ Thomas HOBBS, *Léviathan*; p. 96.

¹⁹ Thomas HOBBS, *De la nature humaine*; p. 112.

Le Léviathan

Pour que les hommes vivent en paix, une seule solution est possible: que les individus se soumettent pleinement à la volonté d'un seul chef (individu unique ou assemblée, peu importe) tout-puissant, appelé le Léviathan.

"Cela va plus loin que le consensus ou concorde: il s'agit d'une unité réelle de tous en une seule et même personne, unité réalisée par une convention de chacun avec chacun passée de telle sorte que c'est comme si chacun disait à chacun: *j'autorise cet homme ou cette assemblée, et je lui abandonne mon droit de me gouverner moi-même, à cette condition que tu lui abandonnes ton droit et que tu autorises toutes ses actions de la même manière.*"²⁰

Comme chacun, j'abandonne mes droits au Léviathan. La vie en commun est ainsi possible, affranchie des violences individuelles. Comme Dieu a créé l'homme, l'homme crée le Léviathan, "ce dieu mortel, auquel nous devons, sous le Dieu immortel, notre paix et notre protection"²¹. *Le souverain est seul à conserver tous les droits dont chacun disposait dans l'état de nature.* Parmi ces droits figurait celui de châtier son agresseur: à l'origine, il revenait à chaque homme, pris individuellement, d'assurer sa préservation en écartant de soi les menaces et les violences, par tous moyens, y compris violents. Le sentiment dominant était alors la crainte, crainte de ne pas résister longtemps à la force menaçante des autres. Tenailés par la peur et guidés par le désir de survivre, les individus abandonnent au monarque l'exercice exclusif du droit de punir son semblable.

Pour que toute guerre, tout risque de mort violente cessent, *l'autorité doit être absolue, sans limite.* La paix n'est garantie que s'il existe un pouvoir capable de juguler tous les désirs, toutes les ambitions. Le Léviathan a besoin des individus pour se constituer. Une fois créé, ce Dieu mortel est tout-puissant. Instauré pour amener la paix parmi ses sujets, le Léviathan agit dans le but de promouvoir cette paix tant désirée. La force, la contrainte imposée par le Léviathan peuvent seules juguler les passions de l'homme.

²⁰ Thomas HOBBS, *Léviathan*, p. 177.

²¹ Le mot "Léviathan" est suggéré par une phrase extraite de la Bible, au *Livre de Job*, dans laquelle on parle d'un monstre à la puissance formidable. Extrait du *Léviathan*; pp. 177-178.

Seuls sont concernés par le pacte les sujets du Léviathan. Quant aux autres, le principe de la guerre de chacun contre chacun demeure d'application: si, pour le bien de la République, on tue un innocent non membre de celle-ci, on ne commet aucun mal car, hors du pouvoir du Léviathan, bien et mal n'existent pas. Sous le Léviathan, seule la loi imposée par ce dernier détermine le bien et le mal. Légalité et moralité se confondent. C'est le souverain qui dicte, sans recours et sans conditions, le bien et le mal, le juste et l'injuste dans les lois civiles.²²

Aucun domaine n'échappe au Léviathan. Le Léviathan est tout-puissant en son royaume et ne nous doit aucune justification de ses actes -.

"(...) Rien de ce que le représentant souverain peut faire à un sujet ne peut, à quelque titre que ce soit, être proprement nommé injustice ou tort."²³

Chef politique, mais aussi religieux, il est le seul interprète de la Parole divine contenue dans les Ecritures. Hobbes en arrive à dire que Dieu a ordonné d'obéir en toutes circonstances aux lois du souverain, même si on n'approuve pas les actions que l'on doit poser. Il est le seul interprète légitime de la loi de Dieu, la conscience publique de chacun. Le suivre aveuglément, c'est s'ouvrir les portes du Royaume de Dieu. Même s'il nous interdit de croire au Christ, cela n'a aucune importance; si le souverain nous contraint à renier notre foi, il porte seul la responsabilité de l'acte.

L'anthropologie de Hobbes

Tout comme l'animal, l'homme est un être vivant, une structure complexe de matière en mouvement. Animé de besoins et soucieux de les satisfaire, l'homme recherche tout ce qui lui procure du plaisir et évite ce qui est pénible. Bien et mal sont relatifs à chaque être humain, puisque chacun juge tout en fonction de lui-même.

²² Voir Xavier DIJON, *Droit naturel. Tome 1. Les questions du droit*, coll. Thémis. Droit privé, éd. PUF, Paris; 1998.

²³ Thomas HOBBS, *Léviathan*; p. 225.

"(...) Ces mots de bon, de mauvais et de signe de dédain s'entendent toujours par rapport à la personne qui les emploie; car il n'existe rien qui soit tel, simplement et absolument; ni aucune règle commune du bon et du mauvais qui puisse être empruntée à la nature des objets eux-mêmes."²⁴

Bouillonnement de désirs et de craintes, l'homme se trouve souvent en conflit intérieur: désir de s'approprier une chose, crainte d'entreprendre la démarche. L'homme est déterminé. Selon Hobbes, cette chaîne de causes par laquelle l'homme est ainsi déterminé à agir de telle ou telle façon remonte à une cause première, un premier moteur, Dieu.

Dieu a voulu de toute éternité que telle cause produise tel effet. Par la façon dont Dieu a pré-ordonné l'avenir, Il a voulu un monde selon son décret, non selon le nôtre. Dieu a voulu que les hommes vivent sous l'autorité du Léviathan. *Dieu a voulu que le Léviathan ait le droit de se débarrasser de ceux qui peuvent nuire à la vie de ses membres - comme dans l'état de nature, chaque individu en a le droit -*. Le péché n'existe que dans la République et est réduit à une désobéissance à la loi. La vie de l'homme juste est totalement guidée par la raison droite vers l'obéissance au Léviathan.

En résumé, nous pouvons dire que chez Hobbes, l'homme dans l'état de nature est un être dominé par la peur de l'autre. Il vit seul, dans un état misérable. *A aucun moment, Hobbes n'évoque la possibilité d'une quelconque affection entre des êtres humains.* Hobbes emploie le mot "domination" pour caractériser les relations dans la famille. Dans l'état de nature, "le droit à la domination de l'enfant" dépend de la mère.

"(...) Etant donné que l'enfant est d'abord au pouvoir de la mère, qui peut soit en prendre soin, soit l'exposer: si elle en prend soin, il lui doit la vie, et se trouve donc obligé de lui obéir plutôt qu'à qui que ce soit d'autre; en conséquence c'est à elle qu'appartient la domination de l'enfant. Si elle l'expose, et qu'une autre personne le trouve et en prenne soin la domination appartient à la personne qui prend soin de lui. L'enfant doit en effet obéir à celui qui préserve sa vie: en effet cette préservation étant la fin en vue de laquelle on s'assujettit à autrui, tout homme est censé promettre obéissance à celui qui a le pouvoir de le sauver ou de le perdre."²⁵

²⁴ *Idem*; p. 48.

²⁵ *Ibidem*; pp. 209-210.

Nous avons dans la structure familiale le même schéma que dans la structure de la cité: j'obéis à celui qui préserve ma vie. Obéir ne veut pas dire aimer! *C'est la peur qui me force à être social (sociable), non l'amour.*

La doctrine de la prédestination

Selon Hobbes, l'homme est déterminé. Nous touchons ici à *la doctrine calviniste sur la prédestination: Dieu a de toute éternité choisi ses élus et rejeté les réprouvés, avant même leur venue sur terre!* Il ne peut donc plus exister en l'homme d'inclination naturelle vers le bien ni de possibilité pour tout homme sans exception de découvrir ce qui est bien ou mal et de choisir librement Dieu ou non. Alors que les élus seront déterminés à voir Dieu, les damnés s'en éloigneront nécessairement. Seuls certains, et non plus tous les hommes, seront capables de s'ouvrir à Dieu, par un acte dépendant de Dieu seul. Les hommes ne sont donc pas égaux entre eux. Parce qu'Il provoque nos actions, c'est Dieu qui les rend bonnes ou mauvaises. Il s'ensuit un relativisme généralisé.

Si la moralité est suspendue à la pure volonté de Dieu, le problème de la connaissance de celle-ci prend une importance décisive. *Comment peut-on découvrir ce qui est bien et ce qui est mal aux yeux de Dieu?* Certains philosophes vont dire que c'est dans *l'agencement du monde* que nous pouvons découvrir avec le plus de certitude cette volonté. Malthus est l'un d'entre eux.

Thomas Robert Malthus (1766-1834)

En 1798, *Thomas Robert Malthus*, pasteur anglican, publie un *Essai sur le principe de population*. Cet ouvrage d'environ 100 pages va avoir un retentissement considérable.²⁶

Le principe de population

Sur la *seule* base de la croissance de la population dans certaines régions nord-américaines colonisées par les Anglais, Malthus adopte et défend avec ardeur l'idée de *progression géométrique de la population*.²⁷ Lorsque rien ne freine cette puissance de peuplement, la population double tous les vingt-cinq ans. Cette idée n'est en rien originale et avait déjà été défendue au préalable par d'autres auteurs.

Le rapport entre population et subsistances est vu de manière pessimiste. Peut-être pour mieux accentuer le contraste avec la progression géométrique de la population, Malthus précise la puissance de la terre à augmenter un produit et introduit la notion de *progression arithmétique des subsistances*. Les moyens de subsistance ne peuvent croître que selon une

²⁶ Edition consultée: Thomas Robert MALTHUS, *Essai sur le principe de population en tant qu'il influe sur le progrès futur de la société, avec des remarques sur les théories de Mr Godwin, de M. Condorcet et d'autres auteurs*, traduction Eric Vilquin, société de démographie historique, département de démographie de l'Université Catholique de Louvain, Institut national d'études démographiques, Paris, 1980. Voir également l'édition anglaise de James BONAR: Thomas Robert MALTHUS, *First essay on population 1798*, with notes by James Bonar, reprints of economics classics, Augustus M. Kelley, New York, 1965.

²⁷ Dans l'*Essai*, Malthus nous donne sa source (p. 147 de la traduction française): "Depuis quelque temps, je m'étais rendu compte que la population et les subsistances s'accroissaient à des rythmes différents, et l'idée flottait vaguement dans mon esprit qu'elles ne pouvaient être maintenues en équilibre que par quelque espèce de misère ou de vice. Mais, une fois cette idée conçue, la lecture des 'Observations' en deux volumes du docteur Price l'érigea instantanément en conviction." Malthus fait référence dans cet extrait à Richard Price et à son ouvrage *An essay on the population of England, from the Revolution to the present time With an appendix, containing remarks on the account of the population, trade, and resources of the kingdom, in Mr. Eden's letters to Lord Carlisle*, T. Cadell, London, 1780. Dans l'ouvrage de Price, le résumé d'un opuscule publié par un certain docteur Styles sur la progression de la population nord-américaine retient particulièrement l'attention de Malthus. C'est uniquement sur cette source de Price que Malthus va fonder sa progression géométrique de la population! Malthus recopie même le texte de Price sans tenir vraiment compte de la nuance introduite par ce dernier: dans quelques-unes des villes maritimes

progression arithmétique, et ce dans les conditions les plus favorables (défrichement de nouvelles terres, encouragements à l'agriculture...). Il est impossible d'espérer une croissance plus forte. La progression arithmétique est un maximum que l'agriculture ne parviendra jamais à dépasser. Il est impossible d'espérer une croissance plus forte.

Malthus donne à ce rapport entre l'homme et son environnement la forme d'une loi pseudo-mathématique et le nomme *principe de population* (selon l'expression empruntée à un autre auteur anglais, William Godwin).

Au contraire des affirmations d'écrivains contemporains de Malthus selon lesquelles les problèmes de surpopulation ne risquent de se poser que dans des myriades de siècles, c'est à chaque moment de son histoire que la menace plane sur l'humanité. Parce qu'il y a décalage entre la progression géométrique de la population et la progression arithmétique des subsistances, la population est inévitablement ramenée au niveau des subsistances par deux freins: *la misère et le vice*. Ces freins servent donc à rétablir l'équilibre entre population et subsistances.

Le frein le plus terrible à l'accroissement de population est la *misère*, conséquence *inéluçtable* du principe de population. Sous le concept de misère, Malthus range l'ensemble des facteurs qui entraînent une mort prématurée. La lutte pour la vie (*struggle for existence*) décime en priorité les classes inférieures de la société - en clair, les classes *pauvres* -. Dans la pensée de Malthus, rares seront les hommes qui pratiqueront la vertu. Le commun des mortels choisira le vice ou se mariera, avec le risque de connaître la misère.

L'homme peut-il échapper au principe de population?

La réponse est non! Voyons pourquoi.

nord-américaines, la population était tout à fait stationnaire. Malthus n'a retenu que ce qui

Selon Malthus, *le principe de population est une loi de la nature, donc voulue par Dieu*. C'est donc *Dieu* qui a voulu cette misère dont souffrent surtout les classes inférieures de la société.

Les institutions ne sont que peu responsables de la misère de beaucoup d'hommes. La société ne peut qu'être inégalitaire, composée de propriétaires et de travailleurs. S'il en était autrement, si la propriété était supprimée, si chacun partageait avec son voisin, la population augmenterait plus vite que les subsistances et le monde courrait à la catastrophe.

En résumé, si je lutte contre les inégalités sociales, je vais à l'encontre du dessein de Dieu. C'est la raison pour laquelle Malthus s'oppose à la loi paroissiale d'aide aux pauvres existant à son époque. Elle est néfaste et doit être supprimée car elle s'oppose à la nature même des choses et donc à la volonté de Dieu. L'homme ne peut qu'être égoïste, il doit être égoïste: penser aux autres, partager avec eux, c'est les aider à survivre, à être imprévoyants et donc à se marier et se reproduire.

Jeremy Bentham (1748 - 1832)

L'homme recherche le plaisir

Fondateur de l'utilitarisme, ce philosophe anglais du XVIIIe siècle soutient que les actions moralement bonnes sont celles qui augmentent le bonheur. Pour l'athée *Bentham*, la Nature - et non un Dieu quelconque - a placé l'homme sous la domination de la recherche du plaisir et de l'évitement de la douleur. Pour l'être humain, la seule chose qui importe est *la recherche de son propre plaisir*.

Le bonheur désigne la somme des plaisirs expérimentés par l'individu durant un certain laps de temps, déduction faite des peines expérimentées durant le même laps de temps. Le malheur désigne la somme des peines expérimentées par l'individu durant un certain laps de temps, déduction faite des plaisirs expérimentés durant le même laps de temps.

Dans une telle perspective, la tâche du législateur devrait être de motiver les hommes à rechercher le plus grand bonheur pour tous, la maximalisation des plaisirs et la minimalisation des peines. Il faut arriver à diminuer les peines et à augmenter le bonheur pour le plus grand nombre.

Bentham partage le pessimisme de Malthus: la population augmente plus vite que les subsistances. *Aider les pauvres, c'est favoriser leur accroissement, c'est faire planer une menace constante pour la sécurité des personnes et de leurs biens.*

L'homme recherche tous les plaisirs

Logique avec sa pensée de calcul arithmétique des plaisirs, Bentham recommande en termes voilés l'emploi de *moyens contraceptifs*. Dans quelques textes, mais surtout dans des manuscrits non publiés à l'époque, Bentham prend la défense de pratiques stigmatisées à l'époque comme vice: tel est le cas de *l'homosexualité*. Elles présentent un gros avantage: ces pratiques n'entraînent aucune procréation. Pourquoi les qualifier de "non naturelles" si elles procurent du plaisir à celui ou celle qui les pratique?

Bentham donne un autre exemple: *l'infanticide*. Pourquoi l'interdire? Bentham s'explique: pour préserver sa réputation, une mère supprime son enfant illégitime. Si on avait découvert l'existence de l'enfant, la mère en aurait souffert toute sa vie. L'enfant qui meurt ainsi à la naissance ne ressent presque aucune souffrance en comparaison de ce qu'il aurait infligé et subi comme peines s'il avait vécu. La souffrance de dix mille, cent mille

nouveau-nés à qui on ôterait la vie n'équivaut pas à la souffrance produite par l'extraction d'une dent. Si on ne peut nourrir l'enfant ou si sa venue apporte du malheur, il vaut mieux qu'il meure le plus rapidement possible.²⁸

Paroles dures mais tout à fait dans la ligne de la pensée de l'auteur. Puisque l'existence de l'être humain se termine à la mort, il doit la rendre la moins pénible possible. Il faut privilégier l'être humain déjà là par rapport à l'être humain futur. Quant à l'animal, Bentham en fait un être qui peut ressentir des peines comme l'homme. En conséquence, si l'animal peut ressentir peines et plaisirs comme l'homme, l'animal est mis sur le même pied que l'homme. Il peut participer à l'augmentation de mes plaisirs plus que d'autres êtres humains! Selon Bentham, un cheval parvenu à maturité ou un chien est, par-delà toute comparaison, un animal plus sociable et plus raisonnable qu'un nouveau-né âgé d'un jour, d'une semaine ou même d'un mois! Privilégions le chien ou le cheval adulte par rapport à l'enfant nouveau-né!

Dans le cercle des amis de Jeremy Bentham, nous trouvons Francis Place et Richard Carlile, deux auteurs anglais qui au début du 19^{ème} siècle, lancent l'ébauche du mouvement contraceptif. *Une littérature contraceptive commence à apparaître.*²⁹

De la sélection naturelle à la sélection artificielle

Le naturaliste anglais *Charles Robert Darwin* (1822 - 1882) fut l'un des biologistes les plus éminents de son temps. Il imposa la notion d'évolution

²⁸ Voir la publication par C.K. OGDEN d'extraits d'un manuscrit de Jeremy Bentham intitulé *Offences against taste*, publié à la suite de Jeremy BENTHAM, *The theory of legislation*. Edited with an introduction and notes by C.K. Ogden, London, Kegan Paul-Trench-Trubner and C°, New York, Harcourt - Brace and Company, 1931.

²⁹ Voir Maurice CHACHUAT, *Le mouvement du "Birth Control" dans les pays anglo-saxons*, éd. Bosc-Riou, Lyon, 1934.

biologique, en mettant en lumière l'un de ses mécanismes essentiels, *la sélection naturelle*.

Selon les dires de Darwin, c'est la lecture de l'*Essai* de Malthus qui lui permit de comprendre le mécanisme de la sélection naturelle de toutes les espèces (végétales comme animales): la lutte pour l'existence (expression que l'on trouve chez Malthus) est la conséquence inévitable de la progression géométrique de toutes les espèces par rapport à la nourriture disponible. Seuls les êtres sains, vigoureux et favorisés survivent et se multiplient. Les faibles disparaissent. C'est la Nature elle-même qui a décidé que tous ne pourraient pas survivre.

Une explication biologique est trouvée aux problèmes sociaux comme la pauvreté. Nous pouvons même en arriver à dire que la misère est un bien puisqu'elle permet d'éliminer tous les êtres biologiquement inadaptés!

Le penseur anglais *Herbert Spencer* (1820-1903) défend aussi l'idée de la survie des meilleurs et voit dans cette pression de la population un bienfait car seuls les plus intelligents, les plus adaptés lors de chaque génération pourront survivre. Ce qui est valable pour les individus l'est aussi pour les sociétés. Certains organismes sociaux s'adaptent, réussissent là où d'autres échouent, cessent d'être utiles, s'atrophient et disparaissent. Il faut laisser faire la Nature.

Cousin de Charles Darwin, *Galton* (1822 - 1911) crée en 1883 le mot *eugénique* (art de bien engendrer). Sa préoccupation principale est d'améliorer la race humaine. Ses observations l'amènent à souligner les taux de fécondité différents dans les diverses classes sociales au sein d'une nation, ainsi que les différents taux de fécondité parmi les nations elles-mêmes. Galton émet une mise en garde: l'évolution normale de la race humaine est menacée par l'attention philanthropique portée aux pauvres. Une charité mal adaptée encourage les inadaptés à avoir plus d'enfants. Il

faut remplacer la sélection naturelle dans l'espèce humaine par une sélection artificielle.

Eugénisme et néomalthusianisme

Les eugénistes s'inquiètent du fait que les prudents et ceux qui réfléchissent (dont la race a besoin des enfants) pratiquent la contraception, tandis que les classes pauvres procréent sans discernement. Il s'agirait d'intervenir pour favoriser la procréation des plus doués, c'est-à-dire de ceux qui réussissent - et, parallèlement, pour *freiner la procréation des pauvres*, c'est-à-dire de ceux qui échouent.

Dès la fin du XIX^{ème} siècle, des voix s'élèvent en Angleterre pour demander la *stérilisation* des sujets porteurs de défauts. Au début du XX^{ème} siècle, des états américains votent des lois en faveur de la stérilisation des fous et des criminels; des savants anglo-saxons se réunissent à Londres pour définir les moyens de lutte contre la prolifération des autres races, qui pourrait mettre en danger la race blanche. Sur l'eugénisme se greffent des théories raciales.

Le discours en faveur de la contraception se mélange bientôt avec le discours eugéniste. Citons comme exemple l'américaine *Margaret Sanger* (1879-1966).³⁰ Présentée comme l'une des figures les plus éminentes du mouvement contraceptif, Margaret Sanger a forgé l'expression *Birth Control* (contrôle des naissances). Notons que cette transformation des termes fait oublier toute référence à Malthus et surtout à ce qui pourrait être dérangeant à la lecture de sa pensée.

³⁰ Voir Michel SCHOOYANS, *L'Évangile face au désordre mondial*, éd. Fayard, Paris, 1997.

Margaret Sanger mêle *féminisme, néo-malthusianisme et eugénisme* et développe de manière différente ses arguments selon les publics. Son discours aux classes sociales pauvres insiste sur l'aspect meilleure santé et bien-être économique des petites familles. Parce que certains auteurs commencent à agiter la menace de la dépopulation (et non plus du surplus de population comme Malthus), Margaret Sanger développe la pensée eugéniste. Aux élites, elle déclare que l'amélioration de la race passe par l'accès des individus les moins sains à la contraception. Elle approuve l'idée d'une pension annuelle allouée par l'état aux parents peu sains qui accepteraient de se faire stériliser. Certaines maladies appellent le contrôle des naissances: être atteint d'une maladie héréditaire, avoir un enfant handicapé, être pauvre.

Ces pauvres, on les retrouve partout dans le monde!

La menace du Tiers-Monde

Déjà avant la deuxième guerre mondiale, mais surtout après la guerre, des voix s'élèvent pour dévoiler une nouvelle menace: *la croissance démographique des pays en voie de développement*. Les Blancs risquent de devenir une minorité. Contrôler la population semble essentiel pour éviter la famine et la malnutrition. Cette idée avait déjà été développée en Inde dès le début du siècle par les Anglais et l'élite locale. En 1936, Margaret Sanger s'était rendue dans ce pays pour défendre l'idée de contrôle des naissances.

Pour réussir à réduire les hauts taux de fécondité dans le Tiers-Monde, il faut développer une moralité dans les pays riches qui rende la pratique de la contraception non seulement respectable mais même hautement recommandée! Ainsi, les élites des pays pauvres copieront ce comportement et l'imposeront aux masses.

La croisade pour contrôler la population mondiale doit passer par des formes plus efficaces de contraception. En 1950, Margaret Sanger rencontre le docteur Pincus et lui demande de mettre au point un nouveau procédé contraceptif. Ce sera la pilule contraceptive, présentée dans les pays occidentaux comme le symbole de la libération de la femme: toute femme dans le monde doit comprendre que sa vie sera transformée si elle prend la pilule, porte un stérilet ou se fait avorter. L'égalité (?) avec l'homme est à ce prix! Mais il faut aller plus loin encore.

L'idéologie du genre

Le terme anglais *gender* est apparu il y a quelques années dans la littérature consacrée aux relations homme-femme. Souvent traduit en français par *genre*, il serait plus facilement compréhensible si on le traduisait par *sexe*. Le discours sur le *genre* nie toute importance à la différenciation génitale de l'homme et de la femme.

Si on devait résumer l'idéologie du *genre* par une seule phrase, il conviendrait de reprendre la phrase fameuse de *Simone de Beauvoir*:

"On ne naît pas femme: on le devient."³¹

La lutte des classes revisitée

Les textes consacrés au *gender* analysent les rôles et responsabilités attribués aux hommes et aux femmes dans le contexte de leur société, de même que des attentes au sujet des caractéristiques, des aptitudes et des comportements probables des femmes et des hommes (la féminité et la masculinité). Ces rôles et ces attentes varient dans le temps et selon les économies et les sociétés. L'idéologie du *gender* reprend l'interprétation que

³¹ Simone DE BEAUVOIR, *Le deuxième sexe. II. L'expérience vécue*, NRF, éd. Gallimard, 1949; p. 13.

donne *Friedrich Engels* de la *lutte des classes*. Dans son livre sur l'*Origine de la Famille*, Engels retrace l'histoire de la femme: cette histoire dépendrait essentiellement de celle des techniques. L'apparition de la propriété privée fait de l'homme le propriétaire de la femme. Dans la famille patriarcale fondée sur la propriété privée, la femme est exploitée et opprimée par l'homme. Femme et prolétaire sont tous deux des opprimés. *La libération de la femme passe donc par la destruction de la famille et la rentrée de toutes les femmes dans le monde des travailleurs*. Une fois "libérée" du joug marital et du fardeau des maternités, la femme pourra occuper sa place dans la société de production. Simone de Beauvoir nous en donne une vision:

"Un monde où les hommes et les femmes seraient égaux est facile à imaginer car c'est exactement celui qu'avait *promis* la révolution soviétique: les femmes élevées et formées exactement comme les hommes travailleraient dans les mêmes conditions et pour les mêmes salaires; la liberté érotique serait admise par les mœurs, mais l'acte sexuel ne serait plus considéré comme un 'service' qui se rémunère; la femme serait *obligée* de s'assurer un autre gagne-pain; le mariage reposerait sur un libre engagement que les époux pourraient dénoncer dès qu'ils voudraient; la maternité serait libre, c'est-à-dire qu'on autoriserait le birth-control et l'avortement et qu'en revanche on donnerait à toutes les mères et à leurs enfants exactement les mêmes droits, qu'elles soient mariées ou non; les congés de grossesse seraient payés par la collectivité qui assumerait la charge des enfants, ce qui ne veut pas dire qu'on *retirerait* ceux-ci à leurs parents mais qu'on ne les leur *abandonnerait* pas."³²

Toutefois, s'inspirant du *structuralisme*, l'idéologie du *gender* considère en outre que chaque culture produit ses règles de conduite et modèle son type de femme. Selon les sociétés, certaines tâches seront par tradition considérées comme des "tâches féminines" et d'autres comme des "tâches masculines". Si on veut "libérer" la femme de l'image de la femme mère au foyer, élevant ses enfants et s'occupant de son mari, il faut lui en donner les moyens: *c'est la contraception et l'avortement*. Libérée des tâches ménagères, la femme pourra se consacrer à son rôle de travailleuse, en égalité avec l'homme. En effet, en réalité, les différences de rôles entre l'homme et la femme sont d'origine purement historiques ou culturelles: elles sont le produit d'une culture en voie d'extinction.

³² *Idem*; p. 569.

La femme "dématernisée"

Dans son livre consacré à l'amour maternel, *Elisabeth Badinter* montre que *l'instinct maternel est un mythe*. Quant à l'amour maternel, il ne va pas de soi.³³ Dans certaines pages, la *maternité* est présentée comme le *lieu de l'aliénation et de l'esclavage féminin*. Il est temps de "dématerniser" la femme, d'abolir les différences de rôles entre l'homme et la femme afin d'arriver à une culture "unisexe". La différence est remplacée par la ressemblance des sexes. A la passion pour le complémentaire se substitue la tendresse pour le semblable. Ce serait là l'avènement de l'androgynie, grâce à la valorisation de la bisexualité originelle de chacun.

Dans cette nouvelle culture, les rôles de l'homme et de la femme seront strictement interchangeables.³⁴ Dès lors, la famille hétérosexuelle et monogame, conséquence naturelle du comportement hétérosexuel de l'homme et de la femme, apparaît comme *un cas de pratique sexuelle* à côté de divers autres cas et sur le même pied d'égalité que ceux-ci: homosexualité, lesbianisme, bisexualité, travestisme, "familles" recomposées, "familles" monoparentales masculine ou féminine, en attendant les unions pédophiliques ou même incestueuses.

Comme toutes les unions doivent être mises sur le même pied, la loi doit accorder aux divers types d'unions les mêmes prérogatives juridiques que celles reconnues à la famille traditionnelle.

³³ Simone de Beauvoir avait déjà écrit: "(...) l'amour maternel n'a rien de naturel", ouvrage cité, p. 339. Voir Elisabeth BADINTER, *L'amour en plus. Histoire de l'amour maternel (XVIIe-XXe siècle)*, éd. Flammarion, Paris, 1980.

³⁴ Voir *Safe Motherhood Initiatives: Critical Issues*, edited by Marge BERER and TK Sundari RAVINDRAN, coll. Reproductive Health Matters, Blackwell Science Ltd, Oxford, 1999.

La culture anti-famille du gender

La famille traditionnelle, hétérosexuelle et monogamique, est réduite à être un modèle parmi d'autres d'union purement contractuelle.

La famille traditionnelle comprend la notion de mariage: engagement dans le temps, devoirs de fidélité et de cohabitation, de secours et d'assistance librement consentis. Du mariage descend tout naturellement la filiation. L'état de filiation ne s'invente pas; il s'institue socialement comme une provenance dont personne ne dispose: ni le sujet ne détient le pouvoir de décider qu'il n'est plus fils ou fille de son père ou de sa mère, ni les parents ne maîtrisent non plus le lien qui, pourtant, émane de leur acte procréateur. L'institution familiale traditionnelle est donc bien le lieu où des personnes s'engagent librement à construire ensemble une communauté nouvelle, stable et ouverte à la vie. La famille est lieu de solidarité, d'interdépendance consentie, de fidélité.

La culture anti-famille du *gender* appelle "famille" et met sur les même pied différentes formes d'unions qui reposent sur des contrats passés entre individus. Les liens que j'engage avec tel individu sont des liens que je peux rompre à tout moment, dès que le contrat ne me convient plus ou dès que ma bisexualité originelle évolue dans un sens ou dans un autre. Quant aux enfants, s'il y en a, ils perdront cette famille - précaire dès son origine - dès que les parties contractantes estimeront avoir intérêt à renoncer à leur contrat.

Le droit à la liberté sexuelle des individus doit être proclamé; il ne doit être assorti d'aucune contrainte, d'aucune limitation.

L'avortement

L'article 1 de la loi Veil-Pelletier, en France, dit:

"La loi garantit le respect de tout être humain dès le commencement de la vie. Il ne saurait être porté atteinte à ce principe qu'en cas de nécessité selon les conditions définies par la présente loi."³⁵

Nous avons malheureusement ici un excellent exemple d'application pratique de la pensée de Hobbes: *le Léviathan octroie à des citoyens le droit de vivre*. Les parlements qui ont voté une loi légalisant l'avortement ont fait basculer leurs pays de la démocratie vers le totalitarisme. Un Etat démocratique reconnaît les droits de ses membres à la vie, à la liberté, à la sécurité de leurs biens. Il ne s'arroge pas la prérogative de déclarer qui, parmi les innocents, a le droit de vivre ou peut être conduit à la mort. Par une loi autorisant l'avortement dans certaines circonstances, le législateur s'arroge le droit de constituer le sujet de droit et de définir intégralement les droits de ces sujets, y compris et d'abord le droit fondamental à la vie.

L'euthanasie

Dans le cas précis de l'euthanasie, la personne qui va être euthanasiée est un être humain déjà né. Les discussions actuelles à propos d'une légalisation de l'euthanasie font apparaître le discours suivant: seuls seront euthanasiées les personnes qui l'auront demandé: "Je ne désire plus vivre et demande qu'on me tue". Dans ce cas précis, le législateur déclarera qu'il n'y a pas de meurtre.

³⁵ Voir entre autres Michel SCHOOYANS, *Bioéthique et population : le choix de la vie*, coll. Lumière, Série *Lumière Vérité*, éd. Le Sarmant/Fayard, Paris, 1994. Pour connaître la manière dont la loi française a été mise en place, voir Pierre SIMON, *De la vie avant toute chose*, éd. Mazarine, Paris, 1979.

Reprenons le texte de Hobbes, cité ci-dessus:

"J'autorise cet homme ou cette assemblée, et je lui abandonne mon droit de me gouverner moi-même, à cette condition que tu lui abandonnes ton droit et que tu autorises toutes ses actions de la même manière."

Dans cette pensée, la société est une construction artificielle dans laquelle je suis entré par *intérêt personnel*. Contre ma sécurité, j'abandonne au Léviathan tous mes droits, même celui de me gouverner moi-même.

Effectuons un rapprochement avec l'euthanasie: à tout moment, je peux décider de sortir de cette société et personne ne peut m'en empêcher puisque personne n'a d'obligation à mon égard. Si je demande la mort, je délie les autres de toute obligation à mon égard. Je ne suis plus membre de la société. La personne qui formule une demande d'euthanasie déclare explicitement qu'elle désire se retirer de la société dans laquelle elle est entrée. A ce moment, les autres êtres humains n'ont plus l'obligation de respecter son droit à la vie, puisqu'elle se retire de la société et délie les autres de leur obligation de la respecter. Si le Léviathan l'a décidé, d'autres peuvent la tuer sans commettre la moindre faute.³⁶

Le Léviathan peut également décider que je ne suis pas/plus membre de la société et décider de me tuer en toute impunité. Les partisans de la légalisation de l'euthanasie affirment presque toujours que seule l'euthanasie volontaire devrait être permise par la loi. Ils sont convaincus qu'après la légalisation de l'euthanasie volontaire, les sociétés occidentales résisteront aux pressions de ceux qui veulent étendre l'euthanasie aux personnes qui ont perdu la capacité de la demander, ou même qui n'en ont jamais été capables. Rêverie! En 1920 déjà, en Allemagne, *un juriste, Karl Binding, et un psychiatre, Alfred Hoche*, publiaient un ouvrage dans lequel ils défendaient l'euthanasie pour les vies ne valant pas la peine d'être vécues. Ils citaient les patients incurables, mais aussi... les malades mentaux, les

³⁶ Voir par exemple sur Internet la déclaration du Comité consultatif national d'éthique pour les sciences de la vie et de la santé (France): *Fin de vie, arrêt de vie, euthanasie* <<http://www.ccne-ethique.org>>

faibles d'esprit et les enfants retardés ou atteints d'une difformité physique.³⁷ Les auteurs justifiaient leur position par la compassion, mais aussi par le *fardeau économique* que ces catégories de personnes représentaient pour la société.³⁸

Si le Léviathan déclare qu'on peut tuer "par compassion", il peut tout aussi bien déclarer qu'on peut tuer "par nécessité économique".³⁹ C'est le même raisonnement de base: le Léviathan décide souverainement ce qui est bon ou mauvais pour la société.

Les recherches en matière de bioéthique.

Là aussi, nous retrouvons le même mécanisme de base: le Léviathan décide de qui est un être humain et de qui n'est pas un être humain. Au nom de la défense des "droits reproductifs", tous les êtres humains doivent depuis l'adolescence doivent bénéficier de la contraception, de l'avortement, de la fécondation en éprouvette, du clonage, etc.⁴⁰

³⁷ Ces calculs sur la valeur d'une personne sont clairement évoqués dans un passage du film de Roberto Benigni, *"La vie est belle"*.

³⁸ Voir entre autres le chapitre consacré à l'euthanasie dans David J. ROY, John R. WILLIAMS, Bernard M. DICKENS, Jean-Louis BAUDOUIN, *La bioéthique. Ses fondements et ses controverses*, éd. du renouveau pédagogique, Saint-Laurent, 1995.

³⁹ Voir les pyramides des âges dans le site <<http://www.census.gov/ipc/www/idbpyr.html>> afin de prendre conscience du vieillissement mondial de population. La question suivante commence à se poser: dans quelques années, comment allons-nous gérer le vieillissement de la population? Qu'allons-nous faire des vieux?

⁴⁰ Voir Christian BYK, Christine BOUTIN, Dominique FOLSCHEID, Lucien ISRAEL, Gérard MEMETEAU, Jean-Frédéric POISSON, Michel SCHOYANS, Bernard SEILLIER, *Le mythe bioéthique*, sous la direction de Lucien ISRAEL et Gérard MEMETEAU, éd. Bassano, Paris, 1999. Voir également le livre remarquable de Elio SGRECCIA, *Manuel de Bioéthique. Les*

La spirale contraceptive

Contraception et avortement sont de plus en plus souvent confondus: on présente comme contraceptif "la pilule du lendemain".⁴¹ Le langage est manipulé. On parle d'avortement quand l'ovule fécondé s'est implanté dans l'utérus. Ce qui se passe avant l'implantation n'est pas appelé avortement. Idem pour le stérilet, considéré comme un contraceptif.⁴²

Qui est un être humain?

Toutes les formes de fécondation en éprouvette sont admissibles: entre époux, entre concubins, des fécondations pour homosexuels, pour lesbiennes, des fécondations avec mère porteuse, donneur de sperme, donneuse d'ovule... *C'est le législateur qui définira qui est être humain et qui n'est pas être humain, qui a le droit de vivre et qui on peut faire mourir, qui peut devenir objet d'expérimentation et qui peut devenir un enfant*⁴³ Un fils ou une fille qui devrait être le fruit de la rencontre entre un homme et une femme devient un objet de fabrication, examiné à la sortie de l'usine éprouvette afin de constater s'il n'a pas de vice de construction. Savoir s'il va connaître un cadre familial stable et durable n'a strictement aucune importance.

fondements et l'éthique biomédicale, traduit par Robert Hivon, éd. Wilson & Lafleur Itée, Montréal, 1999.

⁴¹ On peut trouver sur Internet l'intégralité du rapport Israël Nisand sur la contraception: <<http://www.gyneweb.fr/sources/contraception/ivg.htm>>.

⁴² Il est impossible d'indiquer en note une sélection d'ouvrages sur ce sujet. Les organismes internationaux partisans de la culture de la mort publient à tour de bras des ouvrages où les mêmes idées sont constamment développées. Ils présentent également ces ouvrages sur Internet.

Voici quelques adresses de sites: UNDP/UNFPA/WHO/World Bank Special Programme of Research, Development and Research Training in Human Reproduction <<http://www.who.int/hrp>>, sur les recherches en matière de contraceptifs et d'abortifs; UN Population Fund <<http://www.unfpa.org>>; IPPF (International Planned Parenthood Federation) <<http://www.ippf.org>>; The Population Council <<http://www.popcouncil.org>>; Catholics for a Free Choice <<http://www.catholicsforchoice.org>> (particulièrement virulents contre le respect de la vie), etc.

⁴³ Certains rapports sur les discussions à propos de la révision des lois de bioéthique en France peuvent être lus sur Internet sur le site: <<http://www.ladocfrancaise.gouv.fr/cgi-bin/multitel/CATALDOC/>>.

Tous les êtres humains sont-ils des personnes?

Quant à savoir s'il est une personne, nous retrouvons chez des philosophes contemporains une vieille idée déjà développée par le philosophe *Locke* ou par *Malthus*: *tous les êtres humains ne sont pas des personnes!!* Dans la première édition de son *Essai*, Malthus pensait que l'esprit assimilé à l'âme, croît lentement. Il rejette donc la notion d'âme immortelle donnée à tout être humain dès son commencement et la remplace par un concept d'esprit-âme qui se développe différemment selon les individus et leur classe sociale.

Le monde et ses lois sont un processus institué par Dieu pour dégager de la matière chaotique une réalité spirituelle façonnée par ses soins. Cette théorie d'un devenir spirituel très varié constitue le fondement de l'inégalité humaine. Malthus formule à sa manière la doctrine calviniste de la prédestination: *Dieu a choisi un monde dans lequel tous n'atteindront pas le même stade d'épanouissement, où tous les hommes ne sont pas destinés à la vie éternelle.*

Supprimons la référence malthusienne à la vie éternelle. Ne gardons que l'idée d'inégalité entre les êtres humains. Nos contemporains *Tristram Engelhardt* ou *Peter Singer* nous disent que certains humains sont des personnes, tandis que d'autres ne sont pas des personnes. Les fœtus, les nouveaux-nés, les attardés mentaux profonds et les comateux incurables, par exemple, sont des non-personnes.⁴⁴ Ces philosophes estiment que les droits humains, y compris le droit à la vie, n'appartiennent pas nécessairement à tous les représentants de l'espèce humaine, mais uniquement aux personnes.

⁴⁴ Voir Tristram Jr ENGELHARDT, *The Foundations of Bioethics*, Oxford University Press, New York, 1986. Voir Peter SINGER, *Practical Ethics*, Second Edition, Cambridge University

Qui est une personne?

Pour comprendre sur quel critère on peut déterminer qui est une personne, replongeons-nous dans la pensée du XVII^{ème} siècle. Locke nous donne la solution: *le critère de définition de la personne est sa capacité de raisonner*. Dans son "*Essay concerning human understanding*" (1690), Locke écrit (traduction française) que "le Fœtus dans le ventre de la Mère, ne diffère pas beaucoup de l'état d'un végétale".⁴⁵ Mais si l'homme à son début ne diffère pas beaucoup d'un "végétale", qu'est-ce qu'un humain accompli? La personne ou soi est constituée par les actions qu'elle pose et par la conscience qu'elle a de ses actions. On peut se poser la question de savoir combien d'hommes deviendront des personnes? En effet, selon Locke, l'esprit, ou l'âme, cette substance matérielle ou immatérielle qui pense est, à la naissance, vide. L'esprit, ou l'âme grandit peu à peu, sous l'impulsion des diverses stimulations. Plaisir et douleur modèlent l'homme. Certains prennent en charge leur vie, beaucoup la subissent et recherchent les plaisirs immédiats. Pour Locke, il est manifeste que tous les hommes n'atteindront pas le stade de la personne.

Les penseurs contemporains comme Engelhardt ou Singer tiennent exactement le même raisonnement: *tous les êtres humains ne sont pas des personnes*. Pour Singer, certains êtres humains sont moins doués de raison, moins conscients qu'ils existent qu'un chien ou un cochon ne le sont. *Il faut donc déterminer qui est une personne*. Comme le critère du bien et du mal est le plaisir ou la douleur, critères différents selon chacun, et qu'il faut éviter le conflit et la guerre, nous allons mettre en route une procédure de discussion⁴⁶, nous allons négocier afin d'arriver à un *consensus* sur qui peut vivre (avortement, euthanasie), ce qu'on peut en faire (clonage,

Press, New York, 1993; Peter SINGER, *Rethinking Life and Death: The Collapse of Our Traditional Ethics*, St. Martin's Press, New York, NY, 1995.

⁴⁵ Edition consultée: John LOCKE, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, traduit par Coste (1755) édité par Emilienne Naert, coll. Bibliothèque des textes philosophiques, librairie philosophique J. Vrin, Paris, 1972. Les extraits sont désignés par les numéros du livre, chapitre, alinéa: ici II-1-2.

⁴⁶ L'ouvrage de référence sur la justice procédurale est dû à John RAWLS, *A Theory of Justice*, Oxford University Press, Oxford, première édition en 1971.

manipulations génétiques, recherches sur embryons) pour que les "personnes" déjà nées jouissent dans cette vie du maximum de plaisirs.⁴⁷ En dernier recours, nous déciderons à la majorité des voix, mais la décision de la majorité devra être respectée, car elle est l'expression de la volonté générale!

Quant à ceux qui ne seront pas d'accord, ils doivent être dénoncés et poursuivis par les juridictions mises en place pour connaître des atteintes aux "*nouveaux droits*" de l'homme. Il faudra forcer les Etats à adapter leurs législations aux "*nouveaux droits*" de l'homme. On recourra à cet effet à des instruments juridiques ou diplomatiques.⁴⁸

Conclusion

Le monde ne connaîtra point la paix tant que des lois monstrueuses organiseront la guerre contre des êtres sans défense. Pour sauver la famille, il faut que cesse le massacre légal des innocents. C'est la clé de la solution à tous les défis auxquels la famille est confrontée. Une société qui se dit démocratique et qui autorise l'élimination des plus faibles est une société déjà engagée dans les ravins du totalitarisme. Et l'histoire est jalonnée de totalitarismes s'acharnant à détruire la famille. La famille est le premier foyer d'aide mutuelle, la première école de solidarité, le premier centre de

⁴⁷ Une lecture des œuvres du Marquis de Sade peut nous donner des exemples du maximum de plaisirs prônés par certains!

⁴⁸ L'ONU est en train de devenir une organisation intolérante, obscurantiste et tyrannique. Pour que la famille cesse d'être la cellule de base de la société, l'ONU met lentement en place des structures qui forceront les Etats à adapter leurs législations aux "*nouveaux droits*" de l'homme. On recourra à cet effet à des instruments juridiques ou diplomatiques, comme des *conventions*. Celles-ci, une fois ratifiées, acquerront force de loi dans les pays signataires. Le *Protocole facultatif* de la Convention sur l'élimination des discriminations vis-à-vis de la femme, actuellement ouvert à la ratification, va exactement dans le même sens (voir texte sur Internet: <<http://www.un.org/womenwatch/daw/cedaw/protocol/adopted.htm>>). Le consentement des Etats hésitants sera, s'il le faut, acheté, par exemple au moyen du remboursement de frais de voyage. Quant aux Etats réfractaires, ils seront soumis aux pressions d'usage, au chantage et à l'aide conditionnée.

redistribution des revenus, le lieu où les personnes s'ouvrent à la sociabilité. C'est le lieu où les individus apprennent le respect mutuel, fondement d'une société démocratique. Détruire la famille, c'est détruire à terme toute possibilité de vivre en paix en société.

Je ne voudrais pas terminer ce texte sur une note pessimiste. Pour l'honneur de Dieu et la joie de la communauté humaine, nous avons un Pape que l'histoire saluera comme le Pape des Droits de l'Homme, de la Famille et de la Vie. Il nous rappelle constamment que nous pouvons reconnaître l'image de Dieu en tout homme. Aujourd'hui comme au jour de son élection, le Vicaire du Christ nous dit: "N'ayez pas peur!" L'Eglise de Jésus-Christ a les paroles de la vie éternelle et les forces de mort ne pourront rien contre ceux qui mettent leur confiance dans le message d'Amour de Jésus-Christ.

<i>La famille dans le monde moderne</i>	1
Introduction	1
L'homme est un être social	2
Les philosophes de l'Antiquité.....	2
L'apport du christianisme	4
L'émergence historique des droits de l'homme	5
Emmanuel Levinas (1905-1995).....	5
L'homme n'est pas un être social	7
Thomas Hobbes (1588-1679)	7
La doctrine de la prédestination	13
Thomas Robert Malthus (1766-1834).....	14
Jeremy Bentham (1748 - 1832).....	16
De la sélection naturelle à la sélection artificielle	18
Eugénisme et néomalthusianisme	20
La menace du Tiers-Monde	21
L'idéologie du genre	22
La culture anti-famille du gender.....	25
L'avortement	26
L'euthanasie	26
Les recherches en matière de bioéthique.....	28
Conclusion	32